

CHRIS BOHJALIAN

LA FEMME *des* DUNES

ROMAN

Alep, 1915 – New York 2012.

Deux femmes,
une histoire d'amour tragique,
un secret de famille enfoui...

« Peu d'écrivains savent mener une intrigue
avec autant de force et d'élégance que Bohjalian. »

The New York Times Book Review

Alep (Syrie), 1915. Elizabeth Endicott, une jeune Américaine, arrive en Syrie durant le génocide arménien. Elle se lie d'amitié avec Armen, un ingénieur arménien qui a perdu sa femme et sa fille. Mais très vite, Armen quitte Alep pour s'engager dans l'armée anglaise. Il entame alors une correspondance avec Elizabeth et comprend qu'il est tombé amoureux de la riche Américaine, si différente de la femme qu'il a perdue.

Bronxville, banlieue de New York, 2012. Laura Petrosian, romancière, n'a jamais accordé beaucoup d'importance à ses origines arméniennes. Jusqu'au jour où une amie l'appelle : elle croit avoir reconnu la grand-mère de Laura sur une photo tirée d'une exposition au musée de Boston. Laura entreprend alors un voyage à travers son histoire familiale et découvre un terrible secret enfoui depuis des générations...

UNE HISTOIRE D'AMOUR ET DE PERTE ENVOÛTANTE

Chris Bohjalian est l'auteur de quinze romans encensés par la critique. Ses œuvres sont traduites dans vingt-cinq pays et trois de ses romans ont été adaptés au cinéma. *La Femme des dunes*, qui s'inspire de son héritage arménien, est son roman le plus personnel.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Mathieu Bathol

www.editionscharleston.fr

ISBN 978-2-36812-018-7



22,50 euros
Prix TTC France

design : bernard amiard


CHARLESTON

« Dans son dernier roman, l'excellent Chris Bohjalian s'intéresse à la manière dont notre histoire familiale façonne, consciemment et inconsciemment, notre existence. *La Femme des dunes* est habile, dense, enrichissant et captivant. Ce livre m'a bouleversé. »

— WALLY LAMB, auteur de *Le Chagrin et la Grâce*

« Chris Bohjalian est très à son aise dans cette poignante histoire d'amour en temps de guerre. Je suis tombée sous le charme dès la première page. Bravo ! »

— PAULA McLAIN, auteur de *Madame Hemingway*

« Bohjalian dresse le portrait convaincant d'individus raisonnables et profondément humains en situation de stress intense [...] Il ne sous-estime jamais le prix émotionnel que ses personnages doivent payer pour leurs actes. »

— *San Francisco Chronicle*

« Les fans de Bohjalian [...] savent qu'ils doivent s'attendre à tout. Grâce à sa créativité et à son ingéniosité, il surprend généralement ses lecteurs avec un rebondissement final totalement inattendu. »

— *USA Today*

« Peu d'écrivains savent mener une intrigue avec autant de force et d'élégance que Bohjalian. »

— *The New York Times Book Review*

Titre original : *The Sandcastle Girls*

Copyright © Chris Bohjalian, 2012

Tous droits réservés.

Ce roman est une fiction. Les noms, personnages, lieux et situations sont purement imaginaires. Toute ressemblance avec des personnes, des lieux ou des situations existantes ne saurait être que fortuite.

Édition française publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2014

17, rue du Regard

75006 Paris - France

contact@editionscharleston.fr

www.editionscharleston.fr

ISBN: 978-2-36812-018-7

Dépôt légal : février 2014

Traduction : Mathieu Bathol

Correction : Jacqueline Rouzet

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook
facebook.com/Editions.charleston et sur Twitter à @LillyCharleston.

Chris Bohjalian

LA FEMME DES DUNES

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Mathieu Bathol



*À la mémoire de ma belle-mère,
Sondra Blewer, 1931-2011,
et de mon père,
Aram Bohjalian, 1928-2011.
Sondra m'a incité à écrire ce roman,
et mon père l'a en partie inspiré.*

*« Nous avons immortalisé notre besoin hérétique
de voir l'horreur du passé
à travers un objectif grand-angle. »*

*« Tu as demandé : S'il n'y a personne pour écouter l'histoire,
que reste-t-il ?
Le plafond éventré aux nuances dignes du pinceau de Duccio ? »*

PETER BALAKIAN,
« Sarajevo », tiré de son recueil *Ziggurat*

PROLOGUE

Quand mon frère jumeau et moi étions enfants, notre grand-père avait l'habitude de nous prendre à tour de rôle sur ses genoux. Il pinçait alors les bourrelets qui nous ceinturaient la taille et nous faisait sauter en murmurant affectueusement : « Gros bidon, gros bidon, gros bidon. » Chez nos grands-parents, mon frère était souvent affublé d'un pull blanc à col roulé et de knickers en velours rouge. Ma mère l'habillait ainsi car, d'après elle, c'étaient ces vêtements qui lui donnaient le plus l'air anglais – et il devait avoir l'air anglais, puisqu'elle voulait lui faire chanter « *I'm Henry the VIII, I Am* » du groupe pop britannique Herman's Hermits. Cette chanson avait eu du succès quatre ans plus tôt, en 1965, année où elle nous avait mis au monde. Et elle en était arrivée à la considérer, de façon œdipienne et quelque peu troublante, comme leur chanson.

Eh oui, un gros gamin avec des knickers en velours rouge qui chantait Herman's Hermits avec un mauvais accent anglais. Comment est-il possible qu'il ne se soit jamais fait tabasser ?

J'étais pour ma part censée interpréter « *Both Sides Now* » de Judy Collins. Cette chanson était légèrement plus actuelle

– son succès remontait à l’année précédente –, mais guère plus appropriée. J’avais quatre ans et ne savais rien des illusions de l’amour. Mais en dépit du sang arménien qui coulait dans mes veines, j’avais des mèches blondes recourbées en accroche-cœur et ma mère faisait une fixation sur les paroles : « *Bows and flows of angel hair* »... Je portais alors une minijupe bleue et des bottes blanches vernies. Personne ne m’aurait frappée, mais j’ignore par quel miracle les services sociaux n’ont jamais dit à ma mère qu’elle habillait sa fille comme une racoleuse de quatre ans.

Mon grand-père – tout comme ma grand-mère, mais pour des raisons différentes – était totalement imperméable au rock’n’roll, et je n’ai pas la moindre idée de ce qu’il pensait de l’accoutrement de ses petits-enfants pour l’émission « *American Bandstand* ». De plus, si l’année 1969 devait avoir une bande-son, elle se serait inspirée de Woodstock, et non de Herman’s Hermits ou de Judy Collins. Pourtant, cette année-là, en dehors du traumatisant refrain de mon frère – « *Everyone was an He-ne-ry (He-ne-ry !)* » –, je ne me souviens pas avoir entendu chez mes grands-parents une autre mélodie que celle de l’oud. Mon grand-père en jouait pour interpréter des chansons traditionnelles arméniennes ou accompagner frénétiquement ma tante dans sa danse du ventre. La raison pour laquelle elle dansait m’échappe encore. Les Arméniennes ne s’adonnaient à la danse orientale que lorsqu’elles étaient envoyées dans le harem d’un cheikh, le choix se limitant alors à mourir dans le désert ou à accepter les tatouages et apprendre à se déhancher. Croyez-moi, vous ne verrez jamais aucune Arménienne faire la danse du ventre sur un plateau de télévision.

Quoi qu’il en soit, la danse orientale – ainsi que l’affection de mon grand-père pour ses petits-enfants potelés – suggère que leur maison était un havre de joie et de bonne humeur. C’était vrai la plupart du temps. Mais il y régnait aussi souvent une atmosphère imprégnée de tristesse, de mystère et de mélancolie. J’avais beau être enfant, je percevais un chagrin latent à chacune de mes visites. L’évocation de la danse

du ventre vous donne peut-être une image exotique de mon enfance. Mais elle ne l'était pas. J'ai grandi dans un environnement plutôt ordinaire, que ce soit dans une banlieue chic de Manhattan ou à Miami. La maison de mes grands-parents était différente. Jusqu'à ses quarante ans, ma tante dansait vraiment et il y avait des narguilés (qui à ma connaissance ne servaient plus), des tapis d'Orient et d'épais livres en cuir aux pages couvertes d'un alphabet que j'étais incapable de déchiffrer. L'arôme envoûtant de l'agneau et de la menthe planait toujours dans la maison car mon grand-père tenait à ses côtelettes, même pour le petit déjeuner : des côtelettes d'agneau et un énorme bol de Frosties et de Rice Krispies avec du yaourt à la place du lait. Il adorait les céréales américaines, une bizarrerie culinaire que ma grand-mère acceptait car cela lui facilitait la vie. Après avoir fait sauter la côtelette matinale, elle qualifiait le petit déjeuner de mon grand-père de « repas de roi ». Très tôt dans mon esprit, tout ce qui contenait de l'agneau était un « repas de roi ».

Toutefois, même s'ils débutaient leur journée par un grand bol de céréales, l'ambiance chez eux restait très traditionnelle. Mon grand-père, comme beaucoup d'immigrés du début du vingtième siècle, n'a jamais tout à fait saisi l'art de la décontraction à l'américaine. Il était l'exact opposé de ses beaux-parents presbytériens de Boston (à l'origine de mes cheveux blonds). Jusqu'à ce qu'il devienne un vieillard grabataire dont la garde-robe s'était réduite à un pyjama et une robe de chambre écossaise, je ne l'avais jamais vu porter autre chose qu'une chemise, un gilet et une cravate. Il enlevait parfois son veston pour jouer de son cher oud, tailler les haies ou nettoyer le brûleur à mazout au sous-sol, mais il portait invariablement une chemise blanche. Il n'a jamais possédé un seul pull à col en V. Quand je parcours les vieux albums de famille, je constate que mes souvenirs ne me font pas défaut : il est en costume sur presque toutes les photos. Il y a même une série de clichés de lui en vacances dans un bungalow au bord d'un lac, dans le nord de l'État de New York : il est assis, les jambes étendues dans l'herbe haute,

adossé contre une table de pique-nique et il porte un complet gris rayé. Sur l'une des photos, on le voit avec d'autres Arméniens en costume noir et gris réunis autour de la table en bois où s'amoncellent des étuis à violon et à oud. Ils ont l'air de gangsters en cavale au temps de la Prohibition.

Et il est curieux de constater que même en 1928, tandis qu'il construisait son élégante maison en brique à la périphérie de New York (maison qui était sans doute ma préférée parmi toutes celles de ma famille lorsque j'étais enfant), il était presque aussi chauve que le très vieil homme que j'ai connu à la fin des années soixante et au début des années soixante-dix. Jusqu'à ce que mon père évoque sa jeunesse, lors de ses funérailles en 1976, je croyais que l'homme que j'appelais grand-père avait toujours été âgé.

Ce soir-là, en rentrant à Bronxville après la réception qui avait suivi l'enterrement, mon père m'a raconté pour la première fois des fragments de la vie de mes grands-parents. Plus tard, ma grand-mère m'en dirait davantage. Ainsi, bien que cette histoire commence par un instant de 1969, elle aurait très bien pu démarrer en 1976. Ou, comme toutes les histoires arméniennes, plus d'un demi-siècle auparavant : en 1915. 1915 est l'année du massacre-dont-on-ne-sait-presque-rien. Son centenaire approche. Si vous n'êtes pas arménien, vous ne savez probablement pas grand-chose au sujet des déportations et du génocide : la mort d'un million et demi de civils. *Medz Yeghern*. La Grande Catastrophe. On l'enseigne peu à l'école et ce n'est pas le genre de littérature qu'on recherche avant de s'endormir. Néanmoins, pour comprendre mes grands-parents, quelques connaissances de base pourraient s'avérer utiles. (Imaginez un très gros livre à la couverture noire et jaune : *Le Génocide arménien pour les Nuls*. Ou peut-être un documentaire pour la jeunesse.) Il y a plusieurs années, j'ai essayé d'écrire à ce sujet, sans jamais mentionner mes grands-parents. Ce texte n'existe que dans les archives de mon université, là où mes manuscrits sont conservés. Je n'ai jamais été satisfaite de ce livre et ne l'ai même jamais montré à mon éditeur. Mon mari est le seul à

l'avoir lu, et il est arrivé exactement à la même conclusion que moi : c'était une catastrophe. Cela ne fonctionnait pas du tout. Le texte était trop froid, trop distant. J'aurais mieux fait, avait-il dit, de m'approprier sans vergogne l'histoire de mes grands-parents. Après tout, ils y étaient. Mon mari ne connaissait pas les détails de leur histoire à ce moment-là ; et moi non plus. Après avoir appris la vérité, des années plus tard, il changerait d'avis, considérant que je n'avais moralement pas le droit d'exploiter les horreurs qu'ils avaient vécues. Mais, entre-temps, c'était devenu pour moi une obsession. Rien n'aurait pu m'arrêter.

Je raconte donc à présent leur histoire, me concentrant une fois de plus sur un coin de la planète que la plupart d'entre nous ne sauraient situer sur une carte et un moment de l'histoire qui, aujourd'hui, est en grande partie oublié. J'ai commencé par imaginer les montagnes de Turquie orientale, et un village non loin d'une ville pittoresque bordée par un lac magnifique : Van. J'ai visualisé une plage des Dardanelles. Une maison mitoyenne dans le quartier de Back Bay, à Boston. Et, le plus souvent, j'ai vu Alep et le désert absolument impitoyable qui l'entoure. C'est conférer un caractère épique à l'histoire de ma famille, me direz-vous. Je ne devrais probablement pas. Mais j'ai le sentiment qu'il en irait de même pour n'importe quelle famille en 1915 – une époque que nous voyons à travers le prisme de photos en noir et blanc ou de vidéos muettes, à l'image rayée et granuleuse, où les mouvements des individus sont curieusement saccadés. Pour être honnête, je ne considère pas ma saga familiale comme épique. Si je devais choisir un terme, j'opterais sans doute pour « romantique ». Ou, quand je regarde les photos de moi, enfant, en minijupe et de mon frère avec ses knickers en velours rouge dans un salon qui ressemble à l'annexe ottomane du Metropolitan Museum of Art, je parlerais même de comédie.

Mais qu'en était-il pour mes grands-parents en 1915 et 1916 ? Tout devait sembler très différent. Lorsqu'ils se sont rencontrés, ma grand-mère était littéralement en mission. Une

jeune femme sans but, originaire de ce qui devait être l'une des familles les plus puritaines de Boston, soudain confrontée aux massacres, aux famines et aux maladies. Au moment d'accompagner son père dans cet enfer, elle avait un diplôme flambant neuf du Mount Holyoke College et avait appris les rudiments du métier d'infirmière. De plus, grâce aux bonnes âmes de l'association Friends of Armenia à Boston, elle parlait un peu le turc et connaissait quelques mots d'arménien.

Pendant ce temps, mon grand-père, après avoir enduré les massacres, les famines et les maladies, après avoir perdu la quasi-totalité de sa famille, allait finalement décider de combattre. Il allait s'engager dans une armée aux côtés d'hommes qui ne savaient pas grand-chose de l'Arménie et dont les motivations pour venir à bout d'un empire à l'agonie n'avaient, pour la plupart, rien à voir avec la vengeance. Dans le monde de cet été 1915, mes grands-parents n'auraient absolument rien vu de romantique ni de comique. S'ils avaient dû choisir un terme pour qualifier ce qu'ils vivaient à cette époque-là, je suis convaincue qu'ils auraient tous les deux parlé de tragédie.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE 1

Elizabeth rajusta son foulard sur ses cheveux et son visage tandis qu'elle marchait avec précaution dans cette rue poussiéreuse d'Alep. Elle était accompagnée de son père et d'un homme énergique presque du même âge que lui, Ryan Donald Martin, le consul américain en poste ici. Les hommes firent un détour pour éviter la place au pied de la citadelle et pour ne pas croiser les déportés arrivés la veille au soir ; elle les verrait bien assez tôt. Malgré tout, elle avait peur d'être malade. L'odeur des excréments, de la chair en décomposition et la chaleur de juillet lui soulevaient encore plus le cœur que la traversée de l'Atlantique quelques semaines plus tôt. Elle se sentait moite. Ses jambes étaient molles. Elle s'accrocha au bras de son père pour ne pas perdre l'équilibre et il lui tapota doucement la main dans un vague geste de réconfort.

— Miss Endicott, souhaitez-vous faire une pause ? Vous n'avez pas l'air dans votre assiette, dit le consul.

Elle le regarda. Il semblait quelque peu affolé. Ses yeux marron étaient écarquillés et de minces filets de sueur coulaient déjà de chaque côté de son visage. Il portait une veste

de lin beige qu'elle imaginait infiniment plus confortable que le costume de laine gris de son père. Elle se passa la main sur le visage et sentit la moiteur de sa peau. Elle acquiesça ; elle avait besoin de faire une pause, bien qu'elle fût gênée de le reconnaître. Mais là n'était peut-être pas la question. Elle ne voyait pas où elle pourrait s'asseoir dans cette rue étroite et sordide. Ryan la prit alors rapidement par le bras et la conduisit à l'ombre, sur le seuil d'une habitation. Il balaya de sa main la petite marche qui menait à une porte en bois délabrée, fermée hermétiquement pour éviter à la chaleur matinale de pénétrer. Elle supposa que ceux qui vivaient ici ne lui en voudraient pas si elle s'asseyait. Ce qu'elle fit. Elle inspira profondément et lentement par la bouche, tout en observant les femmes avec leur foulard et leur longue et large robe – certaines dissimulaient tout leur corps à l'exception de leurs yeux derrière des burqas – et les hommes avec leurs blazers décorés, leurs pantalons amples et informes et leur fez en forme de pot de fleurs. Quelques-uns lui lancèrent un regard bienveillant en passant devant elle, d'autres la considérèrent avec un désir non dissimulé. On l'avait prévenue.

— Il y a une brise agréable aujourd'hui, dit Ryan avec enthousiasme – et tandis qu'elle profitait de l'air légèrement plus frais, l'odeur fétide de la place lui parvint. Avant votre arrivée, la chaleur était proprement insupportable.

Elle ne pouvait imaginer plus forte chaleur. Ni ici ni ailleurs. Néanmoins, la veille au soir, elle avait trouvé leur appartement étonnamment confortable après les interminables semaines à bord d'un bateau, puis dans une voiture à cheval, et enfin dans deux trains uniquement équipés de banquettes en bois. Il y faisait chaud, mais elle avait passé près d'une demi-heure debout à sa fenêtre au milieu de la nuit, contemplant la majestueuse rangée de cyprès sur la colline par-delà la résidence américaine et le berceau d'arbres à l'intérieur des murs. Elle avait alors contemplé plus d'étoiles qu'elle n'en avait jamais vues à Boston, et la demi-lune lui avait semblé étrangement suspendue, tout proche de la terre.

Son père embrassa du regard les enfilades d'immeubles de deux étages couleur de sable qui décrivait une boucle en direction d'une ruelle. Il avait les bras croisés sur la poitrine et le visage grave. Soudain, il cambra le dos et se redressa légèrement. Suivant son regard, Ryan murmura juste assez fort pour qu'elle entende :

— Oh, bon sang, non. Pas encore.

Les deux hommes baissèrent les yeux vers elle, mais ils s'aperçurent qu'ils ne pouvaient absolument rien faire ; il n'existait aucun moyen de la protéger de la réalité. D'ailleurs, n'était-elle pas venue ici pour ça ? Ne s'était-elle pas portée volontaire pour faire partie de cette mission ? Pour rapporter en détail ce qu'elle verrait à leur association, Friends of Armenia, et travailler comme bénévole à l'hôpital ? Pour faire, en substance, tout ce qu'elle pourrait pour aider ? Pourtant, les deux hommes transpiraient le malaise, et elle trouva curieux de les voir aussi embarrassés qu'écœurés. S'ils avaient été seuls ici, si elle était restée à la résidence américaine, son père et le consul n'éprouveraient à présent que de la rage. Aussi plaqua-t-elle la paume de sa main contre le mur de la maison, dont la pierre était étonnamment fraîche, et se leva-t-elle.

Une colonne de vieilles femmes chancelantes s'approchait dans la rue, et elle fut surprise de constater qu'elles étaient africaines. Elle se figea, pétrifiée. Elle repensa aux peintures et aux dessins des marchés aux esclaves du Sud des États-Unis dans les années 1840 et 1850, mais ces hommes et ces femmes n'étaient-ils pas toujours vêtus, ne serait-ce que de haillons ? Les femmes qu'elle apercevait étaient entièrement nues, des pieds jusqu'à leurs longs rideaux de cheveux noirs. Et ce furent ces cheveux, longs et raides quoique crasseux et incroyablement enchevêtrés, qui lui firent comprendre que ces femmes étaient blanches, ou du moins qu'elles l'avaient été. Et qu'elles étaient loin d'être vieilles. Beaucoup avaient peut-être son âge, vingt et un ans, ou même moins. Elles n'avaient plus de pudeur, cela ne comptait plus. Leur peau avait été noircie par les brûlures du soleil, tachée par la terre sur laquelle elles

avaient dormi, et même pour certaines par des croûtes et des plaies béantes et suppurantes qui dégageaient une odeur pestilentielle, même à cette distance. Ces femmes avaient l'air d'animaux sauvages à l'agonie alors qu'elles avançaient en titubant, certaines se cramponnant aux murs des maisons en pierre pour ne pas tomber. Elle n'avait jamais vu de personnes si maigres et se demanda comment leurs jambes décharnées pouvaient encore les porter. Leur poitrine se confondait avec leurs côtes. Les os de leurs hanches étaient saillants.

— Elizabeth, tu n'es pas obligée de regarder, dit son père.

Mais elle regardait. Elle ne pouvait détacher son regard de cette scène.

Une demi-douzaine de jeunes hommes dirigeait les femmes à travers la ville. Deux d'entre eux étaient à cheval et semblaient presque aussi faibles qu'elles. Les quatre autres marchaient à côté du groupe. Ils portaient tous des fusils en bandoulière. Eux non plus n'avaient pas l'air plus âgés qu'Elizabeth, et elle se rendit compte qu'en dépit des fines moustaches qu'ils arboraient pour ressembler à des hommes, les deux qui se trouvaient le plus près d'elle ne devaient pas avoir plus de quinze ou seize ans.

Juste avant que le groupe ne les atteigne, les gendarmes conduisirent les femmes dans l'étroite rue qui débouchait sur la place au-dessous de la citadelle, où elles rejoindraient les déportés arrivés la veille. Les hommes étaient irritables et fatigués. Ils frappaient les femmes quand elles se déplaçaient avec lenteur ou maladresse et les obligeaient à se relever en les tirant par les cheveux lorsqu'elles s'écroulaient. Elizabeth essaya de compter les femmes tandis qu'elles tournaient à droite et disparaissaient dans la ruelle, mais elle détournait instinctivement les yeux chaque fois que son regard croisait celui d'un de ces cadavres ambulants. Malgré tout, elle évalua leur nombre à cent vingt-cinq, au moins. Elle le dit à haute voix sans réfléchir.

— Je vous assure, Miss Endicott, que lorsque ce groupe est parti de Zeïtoun, d'Adana ou d'ailleurs, ils étaient au moins mille, dit Ryan.

— Pourquoi les Turcs ont-ils pris leurs vêtements ? lui demanda-t-elle.

Il secoua la tête.

— Ils ne le font pas d'habitude... sauf s'ils ont l'intention de les tuer. Ils prennent parfois les vêtements des hommes juste avant de les exécuter ; ils craignent que les habits des morts soient impurs. Mais je ne sais absolument pas pourquoi ils l'ont fait, là. Pour humilier les survivants, peut-être. Ou pour augmenter leurs chances de mourir au soleil. Mais ne cherchez pas de raison à tout cela.

— Où sont les hommes ?

Le consul se tamponna le front à l'aide d'un mouchoir.

— Ils sont probablement morts. Soit ils ont été...

Il ne finit pas car le père d'Elizabeth lui lança un regard noir pour qu'il se taise. Ce dernier espérait lui faire découvrir ce monde progressivement. Par paliers. Ils en avaient peu parlé au cours de leur voyage, se contentant de généralités sur l'histoire ottomane.

Les deux médecins de leur équipe – ainsi qu'une missionnaire de retour, Alicia Wells – devaient les rejoindre dans le courant du mois et se mettre au travail. Ils avaient envoyé un télégramme pour annoncer que leur bateau serait retardé au départ de Boston et qu'il se détournerait ensuite de sa route afin d'éviter les sous-marins allemands. Mais deux ou trois semaines de plus pouvaient tout changer pour certains des survivants amenés ici. Elizabeth supposa que ces femmes seraient alors parties depuis longtemps, reconduites dans le désert, dans l'un des camps au sud-est. Tout comme les femmes et les enfants arrivés la veille, chancelants.

En attendant, Elizabeth ne voyait pas ce qu'elle, ni quiconque d'ailleurs, pouvait bien faire pour eux. Néanmoins, après avoir repris son souffle, elle décida avec son père et le consul qu'au lieu de consacrer le déjeuner à discuter des conditions à Alep et planifier la venue du reste de leur équipe, ils allaient suivre ces malheureuses dans la ruelle, puis sur la place, et tâcher de les aider.

Ryan Martin partit chercher de vieux vêtements pour les femmes, mais le temps qu'il revienne avec un chariot de robes et de chemisiers en loques – vestiges des morts passés par Alep cet été – elles avaient déjà été habillées par d'autres réfugiés. Elizabeth et une infirmière de l'hôpital enlevaient la vermine du corps des femmes et nettoyaient les plaies béantes sur leurs jambes, leurs chevilles et leurs pieds. Elles rationnaient les faibles quantités d'huile d'olive et de lotion à la calamine dont elles disposaient pour les femmes dont la chair n'avait pas été complètement brûlée par le soleil, et lavaient délicatement les blessures de celles dont la peau muait comme celle d'un serpent, en particulier sur les épaules et le dos. Elles finirent en quelques minutes le grand flacon de teinture d'iode que l'infirmière avait apporté. Elizabeth distribua de l'eau et des bols remplis d'une soupe au boulgour plutôt claire. C'était tout ce qu'ils pouvaient trouver pour le moment. Le lendemain, il y aurait peut-être du pain. Elle se sentait impuissante. Lors de sa formation d'infirmière à Boston, on ne l'avait pas préparée à la dysenterie. Ni à la gangrène. Ni à des pieds aux os brisés par des semaines passées à marcher pieds nus ; orteils et talons enflés, mutilés et déformés.

La plupart des femmes étaient rassemblées sous des tentes de fortune faites de toiles tendues sur des piquets de bois instables. Mais la place manquait, aussi se dispersaient-elles dès que le soleil disparaissait et que de longs filets d'ombre réconfortante lui succédaient. Les enfants – parmi lesquels se trouvaient les seuls individus de sexe masculin – rappelèrent à Elizabeth les hippocampes morts qu'elle avait vus un jour sur une plage de Cape Cod : comme eux, ils étaient recroquevillés sur le flanc et leurs os semblaient aussi fragiles et pointus que la cuirasse des poissons séchés. À quelques centaines de mètres se tenait un hôpital, rudimentaire comparé à ceux de Boston, mais un hôpital tout de même. Elizabeth était furieuse qu'il n'y ait apparemment pas de place pour ces femmes là-bas, et qu'aucun médecin n'en sortit pour proposer son aide. Ryan essaya de l'apaiser en lui expliquant que la grande majorité des lits y étaient occupés par des femmes

et des enfants arméniens. Mais cela ne la rasséréna pas, au contraire.

Elle fut étonnée du nombre de déportés qui parlaient anglais ou français, même si la plupart étaient trop fatigués pour dire quoi que ce soit. Néanmoins, une femme, d'une cinquantaine d'années en apparence, mais qu'Elizabeth soupçonna d'avoir en réalité la moitié de cet âge, murmura « *thank you* » tandis qu'elle prenait le bol de soupe et le rapprochait de ses lèvres.

— Je vous en prie, dit Elizabeth. J'aurais aimé que ce soit plus copieux.

La femme haussa les épaules.

— Vous êtes américaine, observa-t-elle.

C'était une affirmation. Elle portait une chemise d'homme et une jupe bouffante.

— Oui. Je m'appelle Elizabeth.

— Je suis Nevart, dit l'Arménienne, et Elizabeth enregistra soigneusement ce nom dans son esprit.

Une petite fille dormait à côté de la femme, sa clavicule se soulevant et retombant légèrement à chaque respiration. Elle devait avoir sept ou huit ans.

— Où ça, en Amérique ? reprit Nevart.

— Boston. Dans le Massachusetts, répondit Elizabeth en regardant les ongles de la femme aussi marron que sa peau. Buvez à petites gorgées, ajouta-t-elle.

Nevart acquiesça et posa le bol sur ses genoux.

— Je sais où se trouve Boston, dit-elle. Je vous ai entendue parler arménien tout à l'heure. Qu'est-ce que vous savez ?

— Peu de chose. Très peu de chose, à vrai dire. Je connais surtout du vocabulaire. On m'a enseigné des mots, pas la grammaire. Où avez-vous appris l'anglais ?

— Mon mari a étudié à Londres. Il était médecin.

Elizabeth ne répondit rien. Elle imaginait cette ombre de femme vivant en Angleterre. Comme si elle pouvait lire dans ses pensées, Nevart poursuivit :

— Je n'étais pas avec lui la plupart du temps. Je suis allée à Londres, mais seulement en visite. (Elle soupira et regarda

Elizabeth droit dans les yeux.) Je ne vais pas mourir, murmura-t-elle, et elle semblait presque déçue.

— Non, bien sûr que non. J'en suis sûre.

Elizabeth se voulait rassurante, mais comment pouvait-elle savoir si cette femme vivrait ?

— Vous ne le pensez pas. Mais je le sais parce que mon mari était médecin. J'ai survécu à la dysenterie. À la faim. À la déshydratation. Ils... peu importe ce qu'ils m'ont fait. Je suis toujours en vie.

— Est-ce votre fille ? demanda Elizabeth.

La femme secoua la tête.

— Non, répondit-elle en massant doucement le cou de l'enfant. Elle s'appelle Hatoun. Comme moi, on ne peut pas la tuer.

Elizabeth avait envie de l'interroger au sujet de son mari, mais elle n'osa pas. Il était sans doute mort. Elle se demanda si Nevart avait aussi perdu ses enfants, mais une fois encore, elle savait que cette question ne pouvait rien amener de bon. L'Arménienne lui aurait probablement déjà parlé d'eux s'ils étaient là avec elle, s'ils étaient en vie...

Par-dessus l'épaule de la femme, Elizabeth aperçut son père au loin. Il servait la soupe dans un chaudron noir et tendait les bols aux femmes qui avaient assez de forces pour se tenir debout et les apporter aux autres, effondrées sous la tente. Ses pattes et sa barbe, bien plus grises et fournies que les fins rouleaux de cannelle au sommet de son crâne, avaient l'air presque blanches dans cette lumière. Ils devaient recevoir de la farine, du sucre et du thé d'ici un ou deux jours – la première des deux cargaisons prévues ce mois-ci –, même si Ryan les avait avertis que seule une petite partie de ce qu'ils avaient réuni atteindrait probablement Alep.

— Où allons-nous ensuite ? lui demanda Nevart. Ils nous ont amenés ici, mais ils ne nous laisseront pas rester.

— Je suis arrivée seulement hier, je ne sais pas grand-chose. Je suis désolée.

— Les habitants d'Alep ne veulent pas de nous sur leur place. Voudriez-vous de nous sur la vôtre ?

— Je sais qu'il y a un orphelinat en ville, répondit Elizabeth d'un ton rassurant. Je n'y suis pas encore allée.

Nevart esquisssa un sourire sombre.

— Bien sûr qu'il y en a un, dit-elle. (Elle tint le bol en équilibre sur ses genoux d'une main et caressa les cheveux d'Ha-toun de l'autre.) Il n'y aura bientôt plus que des orphelins.

Elle baissa les yeux sur la fillette puis, avec précaution, but une autre gorgée de soupe.

Ryan Martin avait prévenu Elizabeth qu'il y avait encore des milliers et des milliers de déportés dans le désert. Les gendarmes les amenaient quelquefois à Alep, mais d'autres fois ils les faisaient marcher une semaine de plus vers l'est, le long de l'Euphrate, jusqu'aux camps – bien que le mot *camp* ne convienne guère, avait-il souligné. « J'ai entendu dire qu'*abattoir* serait plus approprié. »

Il était à présent assis sur un coussin à même le sol d'un restaurant, en face de son père et elle, tandis qu'un garçon grassouillet avec un strabisme à l'œil gauche leur apportait de grands verres de yaourt liquide parfumé à la menthe. Loin des femmes et des enfants émaciés sur la place, Elizabeth se sentait à la fois soulagée et coupable. Elle avait suivi son père dans cette région de l'Empire ottoman, pensant que c'était l'aboutissement de ses études à Mount Holyoke, surtout compte tenu des actions éducatives menées par son université dans l'Est de la Turquie. Avant la guerre, le Mount Holyoke College possédait une école et un pensionnat de jeunes filles dans le quartier arménien de Bitlis. Si l'Europe n'avait pas été un champ de bataille, elle aurait peut-être emprunté le même chemin que ses cousins et visité Londres, Paris, Rome, Berlin. C'était encore possible quelques années auparavant. Plus maintenant.

— Est-ce que nous irons là-bas aussi ? demanda-t-elle en espérant que le frisson qui la parcourut ne s'était pas glissé dans sa voix.

— Dans les camps ? Oui, si nous le pouvons, répondit Ryan. Mais rien n'est moins sûr. Je suis en discussion avec le gouverneur général – le *vali* – ainsi qu'avec certains de ses

subalternes. Si j'obtiens les autorisations nécessaires, je peux vous assurer que ce sera un exploit. Les Turcs ne veulent pas que les Arméniens reçoivent de l'aide de l'étranger, ni que nous soyons témoins de ce qu'ils font. Ils n'ont même pas autorisé la Croix-Rouge à y aller.

Elle entendit du bruit à la porte et se retourna pour voir deux jeunes soldats allemands, l'uniforme immaculé malgré la chaleur assommante à l'extérieur. Un Turc les accompagnait, il portait un pantalon de laine et une chemise de lin blanche. Les soldats retirèrent leur casquette et la tinrent avec déférence devant leur cœur, tandis que la maîtresse des lieux, une forte femme, sortait de la cuisine derrière les rideaux et les installait à une table basse à côté du diplomate américain et des Endicott. Les soldats étaient blonds, le Turc arborait une épaisse crinière noire comme du goudron et des yeux tout aussi sombres. Comme tous les militaires, aux yeux d'Elizabeth, ils avaient l'air effrontés et heureux, à l'instar de ces gros chiens bien intentionnés posant leurs pattes couvertes de boue sur le canapé. Bien sûr, elle savait qu'ils tuaient des gens ; ils avaient été entraînés pour ça. L'un d'eux avait même une longue et étroite cicatrice sur la joue allant de son oreille à son nez, tel un méridien sur un globe. Mais elle ne serait jamais témoin du type de violence qui laisse un homme sans vie dans une tranchée ou le défigure pour toujours. Au contraire, elle ne rencontrait les militaires que dans des moments comme celui-ci, quand, avec une bonhomie bienveillante, ils débarquaient comme des touristes pour boire un café, une bière, ou ici un arak.

— Je vois que vous êtes américains, dit le soldat blond dont le visage n'avait pas encore été marqué par le combat.

Il avait un fort accent mais s'était appliqué à prononcer chaque mot avec soin. Ce n'étaient pas les premiers Allemands qu'elle rencontrait depuis son entrée sur le territoire ottoman. Il s'agissait d'un lieutenant. Il tendit la main à son père, qui la prit d'un air gêné.

— Je m'appelle Eric, enchaîna-t-il. Voici Helmut et Armen.

Ils firent un signe de tête tandis que son père et Ryan se présentaient. Le diplomate manifesta légèrement plus

d'enthousiasme que son père, mais tous deux se montraient à peine plus que cordiaux.

— Voici ma fille, Elizabeth, se contenta de dire l'Américain.

— J'ai une sœur qui s'appelle Elli, fit le lieutenant qui n'avait apparemment pas relevé le ton glacial de son père. C'est comme Elizabeth, n'est-ce pas ? Vous a-t-on déjà appelée Elli ? demanda-t-il en haussant malicieusement les sourcils. Elle est très jolie, comme vous.

— On pourrait m'appeler Elli, répondit-elle, consciente que son père pourrait essayer de couper court à l'échange, mais désireuse de s'y risquer quand même. Jusqu'ici, cependant, cela a toujours été Elizabeth.

— Ou Miss Endicott, intervint son père.

Il semblait sur le point de dire quelque chose aux soldats qui signalerait la fin de la discussion et peut-être de leur tourner le dos, même si cela impliquait un mouvement incommode sur l'épais coussin posé par terre. Mais le Turc aux yeux plus noirs que la nuit prit la parole.

— Vous êtes là pour les Arméniens, n'est-ce pas ? dit-il avec un accent différent de celui de son camarade.

— Oui, répondit son père. Nous faisons partie d'une petite expédition philanthropique.

— Merci, souffla-t-il. (Les commissures de ses lèvres se relevèrent légèrement.) Nous pouvons toujours avoir recours à... la philanthropie.

Et c'est alors qu'elle comprit. Il n'était pas turc ; il était arménien. Ryan s'en aperçut également, il se tourna si vite qu'il renversa presque son yaourt avec son genou. Avant qu'elle n'ait le temps de répliquer, le consul intervint :

— Vous êtes arménien ! Je m'en doutais, mais je ne voulais pas paraître présomptueux. Je pensais que j'avais peut-être mal entendu votre nom. Mais vous vous appelez bien Armen, n'est-ce pas ? dit-il avec la passion et la spontanéité qui le caractérisaient lorsqu'il s'enthousiasmait.

Elizabeth se demanda si son père, avec sa retenue et ses intonations calculées, finirait par se prendre de sympathie pour Ryan Martin. Elle en doutait.

— D'où êtes-vous ? demanda le consul à Armen.

— De Van.

— Van, vraiment ? Comment diable avez-vous fait pour quitter la ville ?

Armen eut l'air de réfléchir – probablement à la quantité d'informations qu'il voulait donner. Il finit par hausser les épaules, et son visage se crispa légèrement.

— Mes frères et moi avons combattu, dit-il calmement. Puis, le moment venu, nous sommes partis. Nous étions trois.

— Et vos frères...

— L'un se bat quelque part aux côtés des Russes – du moins c'est ce qu'il comptait faire –, l'autre est mort.

— Je suis désolé, dit Ryan.

— Moi aussi, reconnut-il. Merci.

— Malgré tout, vous êtes ami avec ces...

Le diplomate s'arrêta au beau milieu de sa phrase, conscient d'avoir été sur le point de dire quelque chose de très mal-venu. Mais l'Allemand avec la cicatrice sur la joue, Helmut, le tira d'embarras.

— L'Allemagne et la Turquie sont alliées. Armen est un citoyen turc, dit-il.

— Même si je suis un infidèle. Du moins techniquement, ajouta Armen. Cela signifie un statut de seconde zone en Turquie dans cette vie et, d'après ce qu'on me dit, une expérience plutôt désagréable dans la prochaine.

— Quoi qu'il en soit, il n'a jamais combattu l'armée allemande, continua Helmut. Du reste, nous sommes nous aussi des infidèles.

— Comment vous êtes-vous rencontrés ? demanda Ryan.

Le lieutenant donna à Armen une grande tape dans le dos.

— Il est ingénieur, comme nous. Il dresse les cartes du chemin de fer et pose les rails ; du moins, c'est ce qu'il faisait. Helmut et moi travaillons sur l'embranchement d'ici à Nusaybin. Nous nous sommes rencontrés au bureau géographique au coin de la rue la semaine dernière.

Elizabeth observa attentivement les Allemands.

— Vous n'approuvez donc pas ce que votre allié fait aux Arméniens ?

— Seigneur, non ! lui répondit le lieutenant.

Helmut croisa les bras sur la poitrine. Pour la première fois, Elizabeth se rendit compte à quel point il était large d'épaules.

— C'est barbare, ajouta-t-il, sa cicatrice s'étirant légèrement. Demandez donc à Armen ce qu'il a vu.

— Oui, racontez-nous ! fit Ryan d'une voix pressante, sans se préoccuper de ce que l'on pourrait penser de ses motivations.

Armen leva les yeux vers Elizabeth et croisa son regard un court instant avant de contempler à nouveau la table basse. Il avait la peau café au lait, à la fois exotique et séduisante. Ses lèvres étaient minces sous sa moustache de jais et elle devina sur son menton, dissimulé derrière une barbe de quelques jours, le creux d'une fossette. Son front lui rappelait celui de son père – un peu haut –, mais c'étaient ses yeux humides et tristes qui l'attiraient le plus. Ses cils étaient longs et étonnamment féminins.

— Il y a trop de choses à raconter. Je ne saurais pas par où commencer, dit-il enfin en s'adressant à l'ensemble du groupe. (Puis il se tourna vers elle :) Je préférerais en savoir davantage sur les raisons qui vous amènent à Alep, ou sur votre monde, Elli.

— Elizabeth, dit-elle, consciente du regard de son père.

— Elizabeth, s'excusa Armen.

— S'il vous plaît, je comprends que vous avez traversé des moments difficiles, insista le consul d'un ton animé et passionné, les doigts des deux mains écartés comme s'il tenait une grosse pierre. Mais il faut que les gens sachent ce que font les Turcs ! Les Turcs ont...

Il s'arrêta brusquement en se souvenant du lieu où il se trouvait et se tut. L'un des Allemands lui vint alors en aide.

— À notre brave allié ! À Talaat Pacha et au comité Union et Progrès ! lança Eric, dont la voix, comme celle de Ryan, était bien trop forte pour la petite salle.

Et il leva son verre pour porter un toast. Une nouvelle fois, Elizabeth se surprit à voir dans ces soldats de gros chiens

trop enthousiastes et parfaitement inconscients. Ou, pire, des enfants.

Mais peut-être n'en étaient-ils pas si éloignés, après tout.

— Si ta mère était avec nous, dit Silas Endicott à sa fille, ne sachant pas très bien comment aborder le sujet de la gent masculine, je suis certain qu'elle serait de bon conseil.

Il avait toujours cru comprendre Elizabeth, mais l'année précédente, elle avait surpris tout le monde lorsqu'elle avait éconduit Jonathan Peckham, un prétendant tout à fait convenable, issu d'une très bonne famille, que Silas aurait volontiers accueilli dans la banque. Et il avait ensuite entendu de fâcheuses rumeurs à propos d'une liaison qu'Elizabeth aurait entretenue avec l'un de ses professeurs à South Hadley. Un veuf apparemment connu pour s'enticher chaque année de l'une de ses étudiantes.

Elle était à présent assise devant lui dans le salon de la résidence américaine, dans un fauteuil à haut dossier trop orné et tape-à-l'œil à son goût. Les coussins violets à glands dorés et la tête d'un animal, qui semblait être un lion, sculptée à l'extrémité de chaque accoudoir lui paraissaient déplacés. Sa place était dans un palais. Silas se tenait debout, les mains dans les poches de sa veste, espérant respirer le calme et la raison.

— Elle te rappellerait que même si nous sommes dans un autre monde, les convenances restent les mêmes, poursuivait-il. En particulier en présence de soldats. Des soldats en permission...

— Ils n'étaient pas en permission, père, le corrigea-t-elle.

— Les soldats, tout court, ont tendance à croire qu'ils peuvent prendre des libertés. Je veux que tu te reprennes et que tu sois prudente.

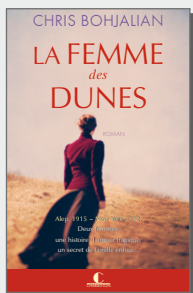
Il était heureux qu'elle soit ici avec lui ; elle serait utile et se rendrait compte de la chance qu'elle avait. Puis elle rentrerait à Boston, se marierait et fonderait une famille. Sa vie retrouverait un cours normal.

Elle se leva et l'embrassa sur la joue, tout près de ses pattes grisonnantes. Son front avait déjà commencé à rougir.

— Je vais me reprendre, lui dit-elle en souriant. Merci. Je vais maintenant aller mettre par écrit tout ce que nous avons vu et fait aujourd'hui. Bonne nuit.

Tandis qu'elle montait l'escalier obscur qui menait à sa chambre, elle s'étonna que son père ait supposé que l'attirance des soldats allemands pour elle était réciproque. Mais peut-être n'était-ce pas si surprenant, après tout. Ils étaient grands et blonds. Toutefois, elle n'avait pas beaucoup songé à eux, en réalité. L'Arménien avait occupé presque toutes ses pensées.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



La Femme des Dunes

Chris Bohjalian



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

